

Lens, 1892 : de la xénophobie ouvrière

BASTIEN CABOT
« À bas les Belges ! »

L'expulsion des mineurs borains
(Lens, août-septembre 1892)

préface de Christophe Prochasson
Rennes PUR 168 p 17 €

L'auteur revient sur un épisode bien oublié, à savoir les rixes qui ont opposé mineurs français et mineurs belges durant l'été 1892 dans le bassin charbonnier de Lens, et qui se concluent par l'expulsion violente d'un certain nombre de ces Belges ou borains.

AUX SOURCES DES CONFLITS

En mobilisant des sources très variées (locales et nationales, françaises et belges), Bastien Cabot revient d'abord sur le déroulement de ces émeutes, sur leur traduction judiciaire (un certain nombre de mineurs sont inculpés pour faits de violence), tout autant que sur le sens que les émeutiers sont susceptibles de donner à leur action. Il se penche ensuite sur la manière dont ce conflit a été « cadré » par les dirigeants politiques et syndicaux du mouvement ouvrier local (Émile Basly en tête), c'est-à-dire là encore sur la signification qu'ils ont cherchée à lui donner et aux conséquences qu'ils en ont tirées dans des arènes très diverses, à la Chambre des députés comme sur le plan des relations internationales propres au syndicalisme minier. Bastien Cabot termine par une réflexion, joliment intitulée « *De retour à Ithaque* », sur le sort des borains expulsés, qui pour certains reviennent en France et cherchent à obtenir leur naturalisation.

Mais ce résumé ne suffit pas à rendre compte de toute la richesse des pistes ouvertes par cet ouvrage. Il démontre tout d'abord la fécondité d'une histoire intimement nourrie des sciences sociales, et qui cherche à dépasser l'opposition

On a pu s'inquiéter parfois que l'histoire des mondes et des mouvements ouvriers soit ravalée au rang des objets désuets. Rien n'est plus faux et tout atteste au contraire la dynamique de ce secteur historiographique. On n'en trouvera pas de meilleure preuve que le livre remarquable de Bastien Cabot, livre tiré de son mémoire de Master 2, qui avait obtenu le prix de la Fondation Jean Jaurès.

trop simple entre approche « par le haut » (par les institutions, les discours idéologiques) et approche « par le bas » (le mouvement social et les raisons des acteurs). On trouve au contraire ici une volonté constante d'articuler l'attention fine aux formes de mobilisation, aux gestes et aux mots, à leur enracinement territorial et le souci de restituer leur traduction, leur réception dans d'autres sphères (judiciaires, politiques, syndicales, etc.).

Bastien Cabot ouvre par ailleurs, avec beaucoup d'innovation, un certain nombre de dossiers fondamentaux pour l'histoire du mouvement ouvrier : le rapport entre la classe et la nation, la question de la xénophobie ouvrière, les relations ambiguës de l'internationalisme et du protectionnisme. Il s'efforce, plus largement, de placer le « jeu d'échelles » au cœur de l'histoire ouvrière, à la fois comme principe d'analyse et comme élément qui éclaire le comportement des acteurs : la façon dont ces derniers jouent eux-mêmes des différentes échelles où ils se meuvent, l'emploi du vocabulaire de la nation ou de l'Internationale, pour faire résonner certaines actions ou poursuivre leurs propres stratégies. Il démontre ainsi avec clarté comment les ouvriers usent, au moins en partie, du référent national pour légitimer leur action et mettre des mots, qui soient audibles, sur un certain nombre de questions : la concurrence liée aux salaires, mais aussi à la qualification, dans le monde minier, l'ambition de conforter la place et l'influence du Syndicat des mineurs, ambition que menacent les Belges dès lors qu'ils ne font pas partie du Syndicat. Il éclaire encore les va-et-vient constant de leaders

ouvriers tirillés entre l'amalgame facile entre citoyenneté, militantisme et nationalité, et le souci, malgré tout, de jouer le jeu de l'internationalisme ouvrier.

LES OUVRIERS ET LEURS REPRÉSENTANTS

Le livre va ainsi bien au-delà du seul événement qu'il décrit. Il interroge ainsi aussi bien la question fondamentale du protectionnisme et de la nation que le rapport complexe des ouvriers et de leurs représentants. Réflexion brillante sur le passé, il est aussi une invite à réfléchir sur le présent. Non pas dans le sens du parallélisme trop facile : l'ex-bassin du Pas-de-Calais n'a plus grande chose à voir avec ce qu'il était à la fin du XIX^e siècle et la xénophobie qui se manifestait alors ne peut servir de facteur explicatif aux scores élevés qu'atteint le Front national dans la région. Bastien Cabot montre bien en revanche que les acteurs sociaux, même les plus dominés, ne sont pas enfermés dans une seule appartenance, ni ne raisonnent à une seule échelle. Il n'y a pas, en d'autres termes, d'un côté des mineurs enfermés dans leurs cités et imprégnés de préjugés xénophobes, de l'autre des élites ouvrières réfléchissant en fonction de plus vastes horizons, mais, chez les uns, comme chez les autres, un jeu compliqué et ambivalent, qui cherche l'émancipation mais se heurte aux risques du repli, de la violence et de l'exclusion. C'est par le rappel de cette ambivalence, qui a accompagné l'histoire des gauches, que se manifestent aussi toute l'importance et la portée de ce livre.

MARION FONTAINE

Le Creusot, 1882 : de la violence ouvrière

YVES MEUNIER
La Bande noire

Propagande par le fait dans le bassin minier
(1878-1885)

L'Échappée 2017 189 p 17 €

En août 1882, la région du Creusot et de Montceau-les-Mines est le théâtre d'une série d'attentats visant des symboles religieux – croix ou calvaire – qui débouchent sur la journée du 15 août au cours de laquelle les émeutiers après avoir pillé une chapelle marchent sur Blanzay pour finalement se disperser. La répression est, bien entendu, immédiate bientôt suivie d'un procès en octobre de 23 accusés, procès reportés à la suite d'un attentat à Lyon et de lettres de menaces envoyées aux jurés. Un second procès a lieu à Riom en décembre, au terme duquel neuf condamnations sont prononcées. L'histoire de la « bande noire » était connue dans ses grandes lignes par les travaux de Jean Maitron¹, enrichie depuis par d'autres travaux universitaires ou d'historiens de la région. C'est donc une synthèse que nous invite à lire Yves Meunier, lui-même natif du Creusot.

LES RAISONS D'UNE EXPLOSION

Un peu plus de dix ans après la répression de la Commune, cette explosion de violence avait de quoi surprendre ceux qui n'étaient pas attentifs au système mis en place par les directions des mines, un mixte d'autoritarisme et de paternalisme cimenté par un catholicisme imposé avec force, une sorte d'intégrisme au service du pouvoir patronal.

Jean Maitron avait signalé que l'affaire de la

L'histoire de la bande noire revisitée.

« bande noire » avait été précédée par l'affaire Fournier, jeune ouvrier de Roanne licencié à l'issue d'une grève et qui avait tiré au revolver sur un des patrons. L'épisode Fournier avait eu un grand retentissement à tel point que Jean-Baptiste Clément ajouta une dédicace à sa chanson « L'Enfant pauvre », écrite en 1873, dans son recueil *Chansons* paru en 1884², indiquant qu'il avait connu Fournier lors de la grève.

Dans son récit de cette histoire tragique, Yves Meunier passe, me semble-t-il, à côté de questions que soulève son propre récit. Les membres de la « Bande noire » s'en étant pris aux symboles religieux, on aurait aimé connaître quel était l'état de la déchristianisation des populations. Montceau présente-t-elle des caractéristiques de ce point de vue ? De même, la « bande noire » avait été précédée par une Marianne, société secrète républicaine, dont il ne nous dit peu de chose. Il ne s'interroge pas non plus sur la frayeur des autorités qui voient le spectre et la main de l'Internationale partout. Par ailleurs, il ne précise nullement ce qu'il entend par « *propagande par le fait* » ou « *action directe* », au regard des couleurs que vont prendre plus tard ces notions. « *Action directe* » dans la forme peut-être mais qui ne vise finalement rien de vital à la mine...

COMBATS D'HIER POUR AUJOURD'HUI...

On peut aussi relever des contradictions entre des affirmations lancées *ex abrupto* et ce qui est décrit : pourquoi employer le terme de totalitaire, ce qui est déjà un anachronisme, quand, à

aucun moment, les réunions dans les cafés ne sont interdites... Mais le plus gênant est le ton qu'adopte l'auteur : trop de jugements de valeur péjoratifs à l'encontre des « *réformistes* », d'affirmations non fondées les concernant (des « *ralliés à la République bourgeoise* »), qui n'aident pas à comprendre le cheminement du mouvement ouvrier dans cette période de renaissance après la Commune. Il est facile d'incriminer Jean-Baptiste Dumay, ancien dirigeant de la Commune au Creusot, de lui attribuer une paranoïa (« *il verra un complot patronal ourdi contre la fédération ouvrière de Saône-et-Loire* » dans l'émeute du 15 août) alors même que le président du tribunal lui-même, en connivence avec le patron détesté Chagot, veut faire porter la responsabilité des faits pour « *abattre le mouvement ouvrier* ».

Le vrai bilan de l'action de la « Bande noire » sur le long terme fait défaut. Il est gênant qu'y soient substituées des allusions à l'époque actuelle – ce qui donne le sentiment que ce qui compte pour l'auteur est de fustiger des adversaires politiques d'aujourd'hui, avec le risque d'une apologie de la violence, sans interrogation sur ses conséquences. Avec plus de distanciation, l'histoire de la « Bande noire » qui nous est proposée aurait gagné en sérénité et enseignement.

JEAN-LOUIS PANNÉ

(1) Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France, t. 1. Des origines à 1914*, Gallimard, coll. « Tel », 1992, p. 154-176.

(2) Le texte de Clément a fait l'objet d'une belle adaptation musicale dans les années 1970 par une artiste dans j'ai oublié le nom. Si, d'aventure quelqu'un en sait plus...

EN BREF

Aux sources du grand soir

AURÉLIE CARRIER

Le grand soir

Voyage dans l'imaginaire révolutionnaire et libertaire de la Belle Époque

Libertalia 2017 242 p 16 €

Né d'un mémoire de Master, ce travail de recherche prolonge et renouvelle des études plus ou moins anciennes sur l'anarchisme Belle Époque, comme le livre d'Alain Pessin (*La rêverie anarchiste*), les colloques sur l'imaginaire libertaire ou les travaux novateurs de Gaetano Manfredonia. L'auteure analyse une expression qui a façonné l'imaginaire libertaire et syndicaliste révolutionnaire : « *le grand soir* ». Elle s'est penchée sur la presse, traquant cette expression depuis son apparition, sans connotation révolutionnaire, peu avant la Commune de Paris avant d'être communément usitée à partir de 1903, sans que l'on sache avec exactitude de quand date cette réappropriation.

Elle décompose la généalogie de cette locution qui s'est peu à peu substituée à d'autres : « *la fin du vieux monde* », « *l'aube de la société meilleure* », ou simplement à « *la révolution* ». Mais c'est vraiment avec l'émergence du syndicalisme révolutionnaire que le « *grand soir* » se forge et roule pratiquement en tandem avec le développement du mythe de la grève générale. Mythe à dimension eschatologique et messianique et à très forte valeur mobilisatrice, Aurélie Carrier donne une dimension quasiment religieuse à son usage par les milieux militants. C'est même à se demander s'il ne constitue pas l'au-delà révolutionnaire. Mais, l'autre dimension, le travail quotidien d'organisation de la grève générale, vient justement rappeler qu'il n'en est rien et qu'il s'agit de changer la vie *hic et nunc*. L'échec de la grève générale n'interrompt pas pour autant cette rêverie d'un « *grand soir* » et, pourtant, les petits matins ont été souvent douloureux.

SYLVAIN BOULOQUE

Paris Apache

ÉMILE CHAUTARD

Goualantes de la Villette et d'ailleurs

L'insomniaque 2017 180 p + CD 25 €

Cette réédition de l'ouvrage du typographe Émile Chautard publié en 1929 est beaucoup plus qu'un livre puisqu'il contient un CD. C'est en outre, artistiquement et graphiquement, un bel objet tant sur le plan de la mise en page que de la reproduction des documents ou des illustrations.

Émile Chautard (1864-19...), pilier de comptoir, raconte par le menu la voix des pauvres, des débrouillards et autres trimardeurs vivant dans les quartiers populaires de l'est parisien et au-delà. Ses ouvrages sur l'argot et sur les règles de la typographie ont influencé Céline et Eugène Dabit. Les mots et les photos sont crus et un peu datés au point d'avoir annexé un lexique des expressions argotiques. Il nous transporte dans un monde disparu entre les Apaches de Belleville et les Chenapans de Montmartre. Les portraits de souteneurs succèdent à ceux des prostituées en passant les bourriques rencardant la police. Le deuxième volet plonge dans le centre de Paris entre Montparnasse, le boulevard Sébastopol et la place Maubert – dont l'auteur décrit les vins et liqueurs, avec délectation. Enfin, c'est le monde des ballons et autres zonzons, souvent préalable au « *raccourcissement* » ou à l'envoi à Birbiri...

Le CD reprend nombre de chants et plaintes de la Belle Époque, d'« À la Roquette » au « Roch'chouart », histoire de dire « Tchao Paname ». Les scènes décrites évoquent aussi la violence d'une époque pas si belle.

S. B.